

Du bon usage de l'éphémère : stratégie pour la durée.

Serge Antoine *

Il faudra donner plus d'importance à la durée de vie des choses
Mais en accélérant ses rythmes, la vie moderne où le neuf est déjà vieux est-elle apte à maîtriser l'obsolescence ?
Nos sociétés le voudront-elles ?

Plaidoyer pour le temps long

Bien qu'elles accélèrent leurs rythmes et goûtent de plus en plus l'éphémère, nos sociétés devront bientôt prêter une plus grande attention à la longévité des choses. Elles devront être plus soucieuses du temps-contenu, de la durée de vie des objets et des systèmes, des rythmes de renouvellement, des obsolescences, de l'évolution des milieux naturels, faune et flore, et même de la biologie intime des milieux construits, les villes, par exemple. La raréfaction de certaines ressources mondiales et, en tout cas, leur renchérissement progressif, l'importance des calendriers techniques et économiques du remplacement ou plutôt du relais gigogne des énergies, l'une par l'autre, (houille puis hydraulique, pétrole, nucléaire, géothermique, solaire...), la naissance d'une lutte contre les gaspillages vont inciter à regarder de plus près les techniques de maîtrise du temps et de contrôle de durée de vie des objets, des équipements, des paysages.

Mais s'habituant à l'insouciance, n'ayant plus de règles séculaires, ni les contraintes millénaires des sociétés rurales qui comptaient avec le patrimoine durable, nos sociétés arriveront-elles à introduire réellement le temps comme une donnée explicite de leurs règles de conduite ? La réponse, au demeurant, n'est pas si facile : doit-on réellement rechercher systématiquement une plus grande durée de vie pour nos produits ?

Les sociétés cigales

La rapidité des changements pour les sociétés, rythmées, jusque-là, par les tendances séculaires, à peine griffées par l'histoire événementielle et par les apparences des formes culturelles, est évidente pour les observateurs et même pour les acteurs que sont les hommes d'aujourd'hui. Le Japonais retrouvé terré aux Philippines en 1974, trente ans après la guerre qu'il ne croyait pas finie, s'est reconnu perdu dans la vie urbaine qu'il retrouvait totalement transformée.

Les responsables de la production des biens, comme ceux du commerce et de

l'échange poussent, eux-mêmes, à un plus rapide taux de renouvellement, à une accélération des obsolescences, souvent demandées, d'ailleurs, par les consommateurs. Le commerce et la production se donnent la main pour périmier les modèles neufs et amincir les tôles. La Volkswagen, conçue en 1930 et toujours là, quarante-cinq après, est une exception, alors que les chromes clinquants des voitures ont longtemps servi à dater les modèles de l'année... Ce que Vance Packard appelait « l'obsession du standing » n'est pas seulement en jeu. Les voitures se remplacent maintenant en France en moyenne tous les sept ans alors qu'elles duraient deux fois plus il y a dix ans. Faut-il incriminer la légèreté des tôles et l'usure prématurée des moteurs ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un système : celui de la « throw away society » ?

Le mouvement déconcerte même les responsables des secteurs les plus sensibles à la conjoncture. La mode, domaine par essence de l'éphémère, voit elle-même son obsolescence s'accélérer. Il y a quelques années, le couturier Balenciaga pouvait encore dire : « Je suis le plus cher, mais mes tailleurs classiques, vous pouvez les porter tous les cinq ans. » Aujourd'hui, cela ferait rire. Coco Chanel a emporté dans la tombe ses nombres d'or. Les longueurs, les styles changent d'une saison à l'autre, la mode vieillit si vite qu'elle risque de disparaître dans un immense carnaval où chacun porte déjà ce qui lui plaît.

La technique s'en mêle. Le papier fera-t-il irruption dans le vêtement au moment où déjà la mode renonce à être elle-même et d'imposer ses modèles sur plusieurs années ? En tout cas, dans presque tous les domaines, la technique apporte de nouvelles données qui permettent l'allègement et qui périssent l'objet à peine conçu.

Au niveau de la construction, nombreux sont ceux qui, parmi les architectes les plus innovateurs, préconisent des maisons moins lourdes et ironisent sur les « 45 tonnes de nos logements ».

*Robe de Paul Poiret ;
la mode ou l'éphémère par essence.*

* Secrétaire général du Haut Comité de l'Environnement



La maison préfabriquée ou usinée devrait, disent-ils, être conçue en pensant d'abord à la mobilité des évolutions.

Cette rotation rapide des modèles, cette accélération de l'usure, cette obsolescence plus rapide ne rejoindrait-elle pas alors les tendances de la « société de consommation » en lui ouvrant à son tour de nouveaux secteurs et en justifiant ainsi la valeur qu'elle donne à la rapidité du changement ?

Les raisons économiques profondes ne manquent pas pour expliquer cette accélération : elle est due, pour une bonne part, à la croissance des coûts de la main-d'œuvre dont K. Deutsch analyse les effets sur l'environnement et qui pousse, en tout cas, à jeter plutôt qu'à réparer. L'économie de fringale a complètement négligé le secteur de l'entretien et de la réparation qui, dans une économie réellement économe, pourrait non seulement survivre, mais se développer. Il est possible que l'on puisse, même dans un pays comme la France, considérer comme réaliste la création de quelque 100 à 300 000 emplois pour l'entretien. Mais la tendance n'y est pas. On confond entretien et artisanat. Toute la politique d'immigration est orientée vers la production industrielle banalisée. On laisse les grandes marques jouer leur « service après-vente » dont il faudrait regarder de plus près la continuité et qui n'est souvent qu'illusion ou argument de vente. Quant aux produits eux-mêmes, ils sont de plus en plus conçus pour être difficilement réparables sinon irréparables.

Mais c'est au plan psychologique que les ressorts sont les plus intéressants à analyser ; le plaidoyer pour une hyperconsommation rejoint la quête de l'éphémère telle qu'elle est chantée par tous ceux qui revendiquent leur société contre la « société de papa ». Telle aussi qu'elle est pratiquée par des sociétés qui, comme la société américaine, dialoguent mal avec la vieillisse : (dans les villes, des administrations sont créées pour apprendre aux Américains à entretenir leurs maisons qui se taudifient bien plus vite qu'en Europe ; aux Etats-Unis, les quartiers se consomment très vite). Quand la réalité économique se charge de l'obsolescence (problèmes de Mourenx construit sur une source de gaz épuisé vers 1990), il n'y a là rien d'étonnant. Mais dans bien des domaines, la société, pour s'adapter à la rapidité d'une évolution qui use les modèles (culturels ou physiques), s'efforce d'accélérer le rythme d'usure matérielle ou psychique.

La promotion de valeurs nouvelles pousse chaque jour dans ce sens. Le « design » par exemple qui se développe partout, n'est-il pas, avant tout, un moyen d'ouvrir à l'obsolescence de nouveaux pans du décor : le mobilier aujourd'hui, peut être demain le paysage ? Déjà certains s'inquiètent de la consommation de nouveaux environnements. Après la forêt-décor ou l'espace vert-décor, certains pensent, avec inquiétude, à la naissance de l'espace rural-décor et même les monuments historiques voire préhistoriques qui sont des jalons de permanence ne seront-ils pas transformés en châteaux-pastiches ? (cf. le

« disney-land préhistorique » de la Vézère).

Cette rapidité du changement des objets, qui est aussi celle de la résidence et même déjà des liens familiaux, atteint les grands ouvrages qui mettent parfois plus de temps à être conçus qu'à servir. Le sort du « France » qui n'aura vécu que quatorze étés, deviendra-t-il le lot commun de certains grands équipements collectifs ? Tout ouvrage de gestation longue qui n'aura pas devancé hardiment son temps aura la vie brève. En tout cas, dans ce « maelstrom », les gestes mêmes des sociétés épargnantes n'ont plus beaucoup de sens et la pile de draps dont on dotait la mariée jusqu'à la fin de ses jours, n'est plus qu'un souvenir.

De la boulimie aux déchets

La rotation très rapide des modes et des biens ne va pas sans poser des problèmes à nos sociétés.

Des problèmes de déchets d'abord.

On sait qu'en plus de la raison démographique (3 milliards d'hommes en 1972, près de 7 en l'an 2000), la quantité de déchets se nourrit des progrès du niveau de vie et, plus encore, de l'accélération des consommations. Comme pour l'électricité, le chiffre des déchets risque d'être multiplié par deux tous les dix ans et peut-être davantage.

Sans doute des solutions existent-elles et se mettent-elles en place pour faire face à cet accroissement. Des technologies nouvelles se développent très rapidement en faisant appel à la physique, à la chimie, à la biologie. Au-delà de la technologie, une « économie », au sens plein du terme, s'intéresse à la récupération. Certains préconisent l'institution d'une « taxe sur le déchet ajouté ». Le mot de « déchet » d'ailleurs n'est plus exact et ne fait que refléter l'attitude qui consiste, pour des responsables, à « externaliser leurs déséconomies », c'est-à-dire transférer au voisin la charge de ce qui ne leur est plus d'une utilité suffisante. Une véritable « économie de la récupération » pourrait mieux redéfinir, d'une manière plus « biologique », ces structures et les frontières actuelles des secteurs de production et de consommation.

En attendant de prendre plus de considération pour les thèses du « zéro growth », les sociétés les plus industrialisées tendent, plutôt que d'arrêter ou de limiter la croissance, à rechercher l'allègement de la pression et pourchasser le « gaspillage ». L'opinion s'en mêle depuis quelques années, un « civisme du recyclage » se développe dont l'essor ne peut qu'être amplifié et qui va bien au-delà de la préoccupation déjà sérieuse de ramasser les « emballages perdus ».

Quoi qu'il en soit, l'obsolescence plus rapide des choses ne fera qu'aggraver, selon la plupart des spécialistes, la charge du problème des déchets qui préoccupe partout les gouvernements.

Mais, en sens inverse, l'accélération de l'obsolescence peut être favorable lorsqu'elle s'applique à des objets dont le cycle de destruction est très long, voire infini. Pour la sauvegarde de l'environnement, de nombreux techniciens ap-

Maison en carton réalisée en France : se monte en quelques heures pour une résidence de vacances (6^e session de l'Habitat de tourisme social) juin 1974.

pellent de leurs vœux la découverte et la commercialisation de plastiques biodégradables, tant il est vrai que la stabilité des molécules des carbones des plastiques est grande. La destruction de ces plastiques pose, aujourd'hui encore, de réels problèmes et l'on doit espérer que le « delphi » sur les technologies nouvelles lancé il y a quelque six ans par la Rand dise vrai en annonçant que 1974 sera une année décisive pour la solution de ces problèmes.

Le gaspillage des ressources

L'accumulation des déchets n'est que l'un des aspects de cette grande boulimie des sociétés qui ont peur de leur destin. L'atteinte aux ressources rares et souvent non renouvelables est plus sérieuse.

Que les objets s'usent plus vite, passe. Que les grands biens collectifs se périssent, passe encore. Que les valeurs se perdent dans ce courant s'explique aussi. Mais déjà les grandes ressources entrent, elles aussi, dans la consommation. On vend l'eau rare. On détruit à tout jamais des sites. On achète des « vues imprenables » et, dans moins d'un siècle, les rivages « naturels » seront sans doute un souvenir. Le formidable gaspillage engendré par nos sociétés atteint maintenant des éléments fondamentaux. Plutôt que de vérifier les calculs difficiles des « Club de Rome », on tire sur les pianistes, il est vrai, trop souvent, atteints d'immodestie ou de « sinistrose ».

Certes, la recherche absolue des réserves mondiales a un caractère un peu simpliste. Elle ne tient compte ni des surprises, ni de l'insuffisance des connaissances, ni de l'influence du paramètre

des prix, ni des réalités sociopolitiques et géographiques, ni des techniques de création ou de renouvellement des ressources.

Mais l'on aimerait que se multiplient les études-avertissements où, selon différents scénarios, seraient évalués les temps d'usure ou de raréfaction de certaines ressources actuellement peu répandues, l'effet des extractions rapides, le panorama des carrières et des atteintes aux sites dues à l'exploitation de nouveaux gisements.

De toute évidence, l'attitude à recommander, outre celle qui vise à améliorer les connaissances, consiste à s'engager dans la voie d'une plus grande prudence dans une gestion mondiale calculée des ressources rares.

Et parmi ces ressources que nous devons gérer en bon père de famille, figurent celles qui touchent à l'homme : l'eau, l'air, les sites.

La société glissante

La rotation très rapide des biens ne fait pas seulement qu'accroître l'accumulation des déchets et prélever inutilement des ressources rares ; elle crée des traumatismes évidents. Alors qu'une société stable - au moins dans ses apparences - pouvait se payer le luxe (devait se payer le luxe) de certains changements rapides (et les modes sont, en ce sens, une nécessité), les sociétés d'hyperconsommation tuent tellement vite les réalités et les apparences qu'elles provoquent des sentiments d'insécurité, de fuite ou de refuge. La société éclate ou glisse.

Mais, il n'est pas sûr que - les choses étant ce qu'elles sont - la clef d'une solution réside obligatoirement dans

l'allongement des durées et la longévité systématiquement accrue de tous les produits.

Ainsi, les villes qui constituent le cadre de vie de bientôt près de 80 % des humains des pays industrialisés et 45 % des autres ont été écrites non au crayon mais « à l'encre ». Et même au béton.

Les citadins sont prisonniers des costumes tout faits du tissu urbain que leurs ancêtres leur ont légué, quand il ne s'agit pas, plus simplement, de l'apport inconscient, vague après vague, de l'urbanisation anarchique des constructions au jour le jour - mais chacune centenaire. Jusqu'à ces dernières années, les citadins de Paris ont dû se mouvoir dans le costume fait sur mesure par Haussmann, il y a un siècle, pour la bourgeoisie d'alors.

S'il ne s'agissait pas de silhouettes, de décors de plâtres et de formes extérieures des immeubles et des façades, le mal ne serait que relatif. En fait, l'héritage nous charrie tout le système foncier, la trame des rues, l'occupation du sous-sol, la structure des volumes. Il remonte d'ailleurs bien au-delà de Napoléon III et nous suivra encore longtemps. Avec le temps, la ville évolue lentement.

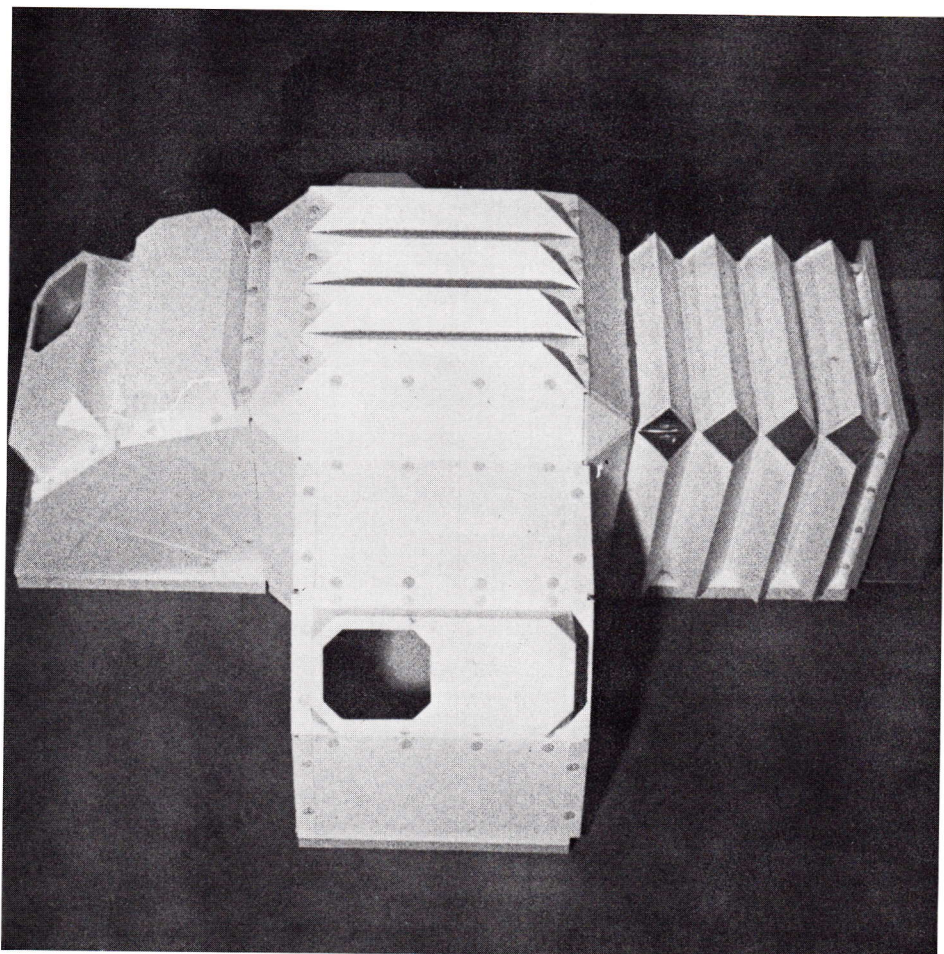
Musset se plaignait déjà... en 1836 : « Notre siècle n'a pas de forme. Nous n'avons pas imprimé ce cachet de notre temps, ni à nos maisons ni à nos jardins ni à quoi que ce soit. Nous ne vivons guère que de débris ».

Ce décalage est aujourd'hui d'autant plus vivement ressenti qu'il s'effectue dans une société qui va vite au milieu d'une technologie qui, elle aussi, à changé brutalement (en tout cas pour les communications). L'enchaînement d'une génération sur l'autre n'était pas un problème au temps où il en fallait trois ou plus pour réaliser un monument. « Quand les cathédrales étaient blanches... » rappelait Le Corbusier, au temps de la stabilité des structures. L'enchaînement était une valeur de solidarité.

Trouver la ville de son temps et éviter la frustration des générations qui n'ont pas de prise sur les moules légués par les ancêtres, impliquerait-elle alors une plus rapide obsolescence des constructions, des mutations plus rapides dans les structures urbaines et Jean Prouvé n'a-t-il pas raison de lutter contre la lourdeur (45 tonnes chacune) de nos maisons occidentales ? Le plaider pour une plus grande durabilité, la compréhensible réticence devant les logements à consommer puis à jeter (qui heurte les traditions bourgeoises) sont en conflit avec ce souci, cette aspiration de la société urbaine à être dans sa peau.

La société préparée à cette régulation ?

Une stratégie de la durée est donc nécessaire, d'autant plus nécessaire qu'elle n'est pas évidente. Ce ne sera pas l'un des moindres paradoxes de notre temps que celui de voir les sociétés de plus en plus encombrées d'éphémère devoir prêter de plus en plus d'attention au long terme. Mais notre psychologie individuelle et notre psychologie collective y sont-elles préparées ?



Il n'y a rien de moins évident. Les cigales peuvent-elles penser au-delà d'un seul été ?

Toute notre conceptualisation de la vie a tendance à ne pas prendre en compte le temps. Notre système comptable n'y prédispose pas qui ne chiffre que les dérivées courtes et dont les durées d'amortissement vont même en se réduisant. Le coût de renouvellement du capital collectif est soigneusement externalisé par chacune des unités économiques. Ainsi n'a-t-on pas fait payer par la production d'automobiles ni par l'automobiliste le prix de l'éclatement de la cité qu'on peut, en grande partie, imputer à cet engin.

La durée du crédit se raccourcit et le bilan d'une affaire ne se juge plus sur un laps de temps très long. « Enrichissez-vous vite » serait la devise du nouveau Thiers. Au près de tous ceux que le management transforme en cadres aptes à réaliser tout de suite sans se soucier trop du lendemain (le « management » ne serait-il en définitive qu'une technique du court terme qui contribuerait même à faire tourner le dos aux problèmes à long terme), les quelques tenants du long terme font figure d'isolés, qu'il s'agisse de personnes âgées dont on peut facilement dire qu'elles se penchent sur leur passé ou de jeunes que l'on taxe rapidement d'utopistes du surlendemain...

Mais admettons même qu'on les entende, les futurologues - qui refusent le terme - ont-ils vraiment la volonté

de faire considérer le temps comme une denrée rare ?

Insolent avec le temps, le futurologue a, pour lui, une grande discrétion. Ceci s'explique.

La futurologie n'est ni une science, ni un art. Elle est un apprentissage de la liberté, de la maîtrise de l'évolution, du changement. Une société qui va vite ne peut plus se passer de regarder loin devant elle. Mais la futurologie n'est ni l'oracle de Delphes ni la Pythie (avec ou sans ordinateur). Elle est une leçon de modestie. Elle s'interroge sur les lendemains et sème des inquiétudes plus qu'elle n'apporte de certitudes. Elle pose des problèmes et appelle à dégager des objectifs là où, par paresse, la société extrapolait des tendances et s'évitait de rechercher les pourquoi ; elle recrée la problématique.

Ses méthodes sont incertaines : elle recense des technologies heureusement riches de surprises et d'innovations : elle joue de scénarios bien fragiles pour mettre en lumière la prospective sociale.

Comment en serait-il autrement ? La prospective ne fait que renvoyer l'image de la condition humaine. Mais à se frotter avec le temps et avec cet apprentissage du futur, l'homme qui a manipulé la prospective (je ne dis pas le futurologue - en existe-t-il d'ailleurs ? - mais celui qui dans l'entreprise, l'administration l'université a travaillé sur le long terme) en tire, en tout cas, un enseignement : le temps est une struc-

ture de l'inattendu. Est-il alors pleinement objet de planification ?

La première victime de cet état d'esprit est, elle-même, la planification traditionnelle : la « planification de papa » est morte de prospective a dit Hasan Ozbeckhan. A introduire une problématique dans la mécanique de construction d'équilibres à moyen terme, le planificateur a réappris à se poser des problèmes qu'il étouffait par simplification. La société a réappris que la première qualité de la planification était de rester ouverte aux évolutions, même imprévisibles ; et que la société devait, à tout instant, être prête aux évolutions plus encore qu'à la prolongation des courbes de tendances.

Comme l'a dit Pierre Massé, « la société réapprend à tracer au crayon ce qu'elle prenait l'habitude de tracer à l'encre ».

Et pendant que naît une nouvelle planification plus libre avec le temps, n'oublie-t-on pas que le temps, la durée sont objets de planification ?

Une stratégie de la flexibilité

Pourtant, insensiblement, nos sociétés vont s'y attaquer. Elles commencent déjà à le faire. Devant les incertitudes du lendemain et les interrogations sur les longévités relatives, une première réponse consiste à laisser ouvertes plusieurs options et à donner aux générations suivantes le maximum de possibilités de choix.



C'est en tout cas la direction que choisissent les planificateurs urbains, malgré les contraintes accrues de la densification démographique et des technologies de construction verticale qui font pousser des tours, qui, même taudifiées, risquent de survivre des siècles. (Il est vrai que chaque génération va, en ce domaine, plus haut que la précédente et que l'escalade dérogatoire des hauteurs dégage les plus-values qui permettent les démolitions...)

La prospective et les horizons à long terme ont réapparu dans les vues d'avenir des urbanistes et, en France, dès 1965, Paul Delouvrier donnait, avec le schéma directeur de la région parisienne, le coup d'envoi des anticipations à l'an 2000, 2010 ou 2020, moins pour s'appuyer sur les certitudes du lendemain que pour poser les hypothèses d'un schéma directeur ouvert au changement.

Au niveau de la planification, des expériences comme celles de l'équipe de la ville nouvelle du Vaudreuil s'efforcent d'élaborer un système de « planification germinative » ou « gigogne » dans lequel l'avenir n'est pas engagé plus que nécessaire. On voudrait qu'à chaque instant plusieurs « futurs possibles » fussent ménagés, cependant qu'à chaque moment (et même en 1^{re} phase) le citoyen n'attende pas trente ans pour les commerces ou les arbres.

De son côté, l'avènement du métal et maintenant du plastique, pousse des architectes comme Prouvé, Schein, Hausermann, Maymont à concevoir des cités

à partir d'ensemble faits d'agrégats les moins pesants possibles. La revendication pour la « ville globale » se concilie avec la quête (cependant difficile) de la liberté individuelle.

D'autres efforts vont dans le même sens : devant l'imprécision des tendances de l'avenir, se multiplient les structures polyvalentes, « coques de l'incertain » plus encore que témoignages du plurifonctionnel. Des lieux publics eux-mêmes deviennent polyvalents, transformables à merci : le musée du Havre dispose depuis douze ans de cloisons qui se déplacent au gré des expositions et de nombreux « designers » - Mourgue par exemple - préconisent des logements flexibles.

La ville nouvelle de Dronton, dans les polders hollandais, offre depuis quelques années une « agora », vaste espace ouvert, qui sert à la fois de marché, de stade, de salle de cinéma, d'église, de théâtre, ou de lieu de rencontre les jours de pluie. Les centres socio-culturels polyvalents font maintenant leur apparition en France : à Yerres, dans la ville nouvelle de Grenoble-Echirolles, etc. Pour être encore plus libres (le « théâtre mobile » de Grenoble est déjà une structure encombrante et fixiste), les théâtres d'avant-garde fuient les lieux scéniques traditionnels : ils se montent dans des hangars, comme les Halles de Baltard, il y a cinq ans, la Cartoucherie de Vincennes ou le Carré Thorigny. Pas de structures liées, un espace libre prêt à toutes les métamorphoses.

Ce plaidoyer pour plus de flexibilité dans la cité pourrait bien déboucher sur une moins grande durabilité des logements et de la structure de la ville elle-même. Sans se référer aux « mobile homes » qui restent une formule typée encore propre à une Amérique de consommation, il faut bien constater que la durée du logement se raccourcit. La valeur sûre que représente encore la pierre reste un symbole, mais la durée de l'amortissement n'est plus la même et le temps vient où la distinction s'estompe entre biens durables et biens qui ne le sont pas. La maison se consomme et se jette de plus en plus vite.

Cette stratégie de la flexibilité, qui, donc, tend la main bien souvent à une plus grande rapidité des rythmes et à une accélération de l'obsolescence est curieusement une première réponse à un meilleur usage de l'éphémère. Mais outre qu'elle exacerbe le phénomène, elle n'est pas sans inconvénients. La multiplication de jalons de l'incertitude que sont les ensembles polyvalents sera-t-elle ressentie comme un progrès ? Dans l'univers banalisé, la maison à tout faire va parfois en sens contraire d'une recherche des conditions spécifiques du travail, de la réflexion, de l'épanouissement. Qu'on ne construise plus de cathédrales dans les temps d'incertitude, certes. Mais faut-il se lancer pour autant dans des contenants tous azimuts qui seront des costumes prêt-à-porter que personne ne voudra mettre ?





La quête d'une flexibilité est donc incertaine. Si la stratégie de la flexibilité a un sens, c'est au niveau des composants des infrastructures. La liberté des utilisateurs sera fonction de la manière dont aura été conçue la flexibilité au niveau des « mécanos », c'est-à-dire des éléments de base.

Planifier les durées

Faire plus de place à la flexibilité est donc une première orientation possible. Elle n'est pas exempte, nous l'avons vu, d'ambiguïté.

Plus directe, plus franche est la politique qui vise à déterminer de façon plus consciente au plus volontariste les durées d'usage ou de l'obsolescence. Une planification du temps pour les choses. La question est loin d'être théorique.

Les recherches sur la biodégradabilité, au-delà de leur aspect technique, soulèvent des questions bien intéressantes sur la durabilité des objets et des milieux ? Il n'est pas impossible qu'elles aboutissent à dresser une problématique intéressante à nos sociétés : quelle durée voulons-nous pour nos objets ? Ou plus exactement, quelles durées voulons-nous pour nos différents objets ? Il n'y a pas si longtemps, le syndicat des affichistes extérieurs, inquiet de la durée des vieilles affiches et leur encombrement amorçait une étude de choix des matériaux en fonction de la durée d'usage et se proposait de cataloguer des additifs d'auto-destruction à temps contrôlé.

La modulation de l'obsolescence est donc ouverte.

Mais la réponse n'est donc pas simple et tout ce que nous avons rapidement évoqué ici nous montre quelques-unes

L'auteur de l'article essaie une voiture électrique Bertin place de la Concorde à Paris (septembre 1973).

des difficultés qui se présentent pour une société soucieuse du problème du contrôle de la durée.

D'abord parce que nous manquons des connaissances, même élémentaires, d'une stratégie du gaspillage. Sait-on que toute la comptabilité-énergie est à faire ? Connaît-on, par exemple, le rapport de l'énergie-essence qu'utilise une voiture pendant toute sa vie par rapport à celle nécessaire à sa construction ?

Au-delà de l'insuffisance des études, connaît-on les objectifs ? Sait-on ce que l'on veut ?

Le bon usage de l'obsolescence ne peut s'enfermer dans un manuel des mœurs. Entrent en jeu des aspects économiques contradictoires et, comme on dit aujourd'hui, des données « environnementales » : la société ne produit pas que des biens. Le vocabulaire anglo-saxon, plus riche et puritainement plus exact parle de « goods » et de « bads ».

Il ne s'agit pas non plus, en tout cas, de se contenter ni de chanter un hymne à l'éphémère, ni de revendiquer la stabilité à tout prix, ni d'appeler à une systématique aspiration à la mobilité des structures « tous azimuts ». Les exemples que nous avons pris à propos de la ville et du tissu urbain montrent que, de toute évidence, il existe un décalage entre le contenant urbanistique actuel et le cadre de vie vécu et qu'il faudrait y porter remède en permettant à chaque génération de s'affirmer.

Mais, nous avons également, en sens inverse, cité des exemples d'obsolescence exagérée et déjà apparaissent des architectes, comme Chaneac et des projets de nouvelles villes féodales contemporaines conçues pour être sécurisantes. Déjà certains publicitaires américains se font donner des contrats pour « personnaliser » les villes de plus en plus anonymes.

Il faudra donc y regarder de plus près avant de choisir des politiques. Dans certains cas, il sera bon de pousser plus avant la durabilité de l'usage des biens. Dans d'autres, non.

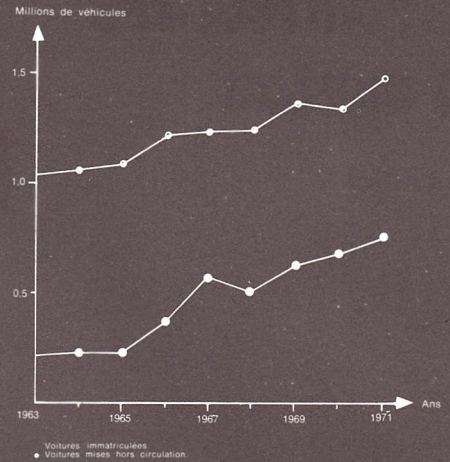
Quels seront les critères ? Il y en aura d'économiques liés à la politique de lutte contre le gaspillage. Il y en aura aussi de culturels. Il est important que nos sociétés puissent s'affirmer, marquer leur identité ; cela veut dire donc parfois accélérer encore les rythmes et rompre même, pour sauver l'essentiel, avec certains usages pourtant bien enracinés. Des données aussi stables que la cuisine, par exemple, sont remises en cause et l'alimentation des Japonais contemporains a été complètement réinventée depuis vingt ans. Les maisons de papier étaient déjà dans la tradition japonaise (qui pourtant s'adonne maintenant aux immeubles de béton). Est-ce vraiment le hasard si ce peuple, féru de l'art fugace du bouquet, semble aujourd'hui si bien adapté aux changements (comme aux séismes) d'une civilisation constamment remise à zéro par ses propres sursauts ?

La vraie difficulté de la recherche du meilleur usage de l'obsolescence réside donc dans le fait qu'elle ne met pas seulement en cause des données et des valeurs matérielles mais que l'on y retrouve en référence, toute la condition humaine et sa dimension culturelle. En définitive, les vraies valeurs au moment où l'éducation d'un moment se périmé et où apparaît l'éducation permanente sont des valeurs humaines et les vraies permanences sont à rechercher là. Mais elles sont indissociables des rapports avec le cadre de vie et le territoire. Ce sont les relations entre la permanence de la nature humaine et les données plus mobiles de l'environnement qu'il faudrait approfondir. On y distinguerait celles des obsolescences que l'on peut accélérer de celles qu'il conviendrait de freiner. Une prise en considération de cette préoccupation collective est maintenant très nécessaire. Elle doit aboutir à une analyse de système de la durée, si l'on veut, selon le titre d'Illitch, « libérer l'avenir ».

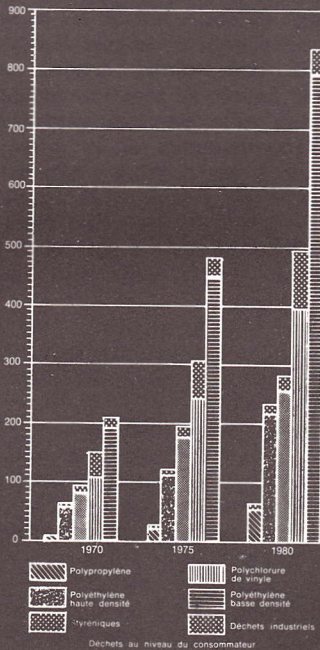
Au-delà des études, ceux qui sont davantage motivés par l'action pourraient utilement développer l'expérimentation sociale. Il est vraiment anormal que dans nos sociétés qui vont de plus en plus vite et qui ne savent pas où elles vont, l'on néglige de gagner dix, vingt ou parfois trente ans par des expériences vraiment hardies qui, malgré le paramètre trop fixe du contexte social établi aideraient à éviter quand même quelques opérations déjà vieilles à peine sont-elles « neuves ». L'expérimentation sociale qui est une manière pour la prospective de prendre chair, est un moyen certain d'éviter de mauvaises obsolescences.

S. A.

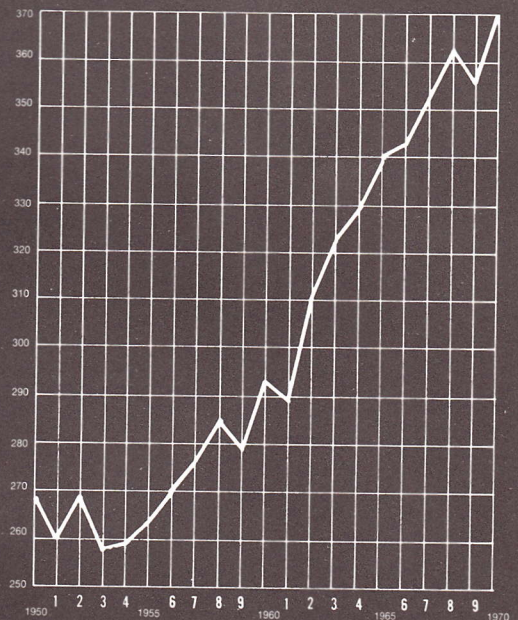
Voitures particulières et commerciales Hors d'usage. France



Source : Les déchets solides. Proposition pour une politique. Rapport du Groupe d'études pour l'élimination des Résidus solides. * Paris - La Documentation Française - 1974.



Evolution des déchets de matières plastiques



Réception des résidus urbains Poids annuel moyen par habitant pour la Ville de Paris Halles centrales, hôpitaux, casernes exceptés

Déchets provenant d'appareils domestiques : France

	Nbre d'appareils		Poids (en t)		Vol. (en m ³)		Hypothèses		
	1972	Estim. 1985	1972	Estim. 1985	1972	Estim. 1985	Durée de vie moy.	Poids moy. unit.	Volume moyen unitaire
Mach. à laver..	450 000	800 000	36 000	64 000	112 500	200 000	15 ans	80 kg	0,25 m ³
Réfrigérateurs .	600 000	1 200 000	36 000	72 000	210 000	420 000	15 ans	60 kg	0,35 m ³
Mach. à coudre.	100 000	60 000	1 000	600	5 000	3 000	15 ans	10 kg	0,05 m ³
Aspirateurs	600 000		2 400		12 000		10 ans	4 kg	0,02 m ³
Radiat. élect. ..	500 000	800 000	6 000	12 000	40 000	80 000	14 ans	15 kg	0,10 m ³
Téléviseurs	700 000	2 000 000	28 000	80 000	105 000	300 000	10 ans	40 kg	0,15 m ³
Radios	1 250 000	3 500 000	12 500	5 000	12 500	35 000	15 ans	10 kg	0,10 m ³
Voitures mises hors circulation.	800 000	1 500 000					7 ans		

1962 Paris 0,870 kg déchets domestiques/habitant/jour
 1972 Paris 0,975
 1972 moyenne zones urbaines 0,850
 1972 moyenne zones rurales 0,6
 moyenne 0,750
 1990 0,9 à 1,7 selon les hypothèses